

5

L E
JEUNE SAVANT,
COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Par B. DE ROUGEMONT.

*Représentée sur le Théâtre de S. M. L'IMPÉRATRICE, par
les Comédiens ordinaires de LL. MM. II. et RR.
le 18 Octobre 1810.*

Est-on Marchand ! on veut faire de son fils un banquier ;
Est-on Barbier ! on veut en faire un Chirurgien ; Est-on
Meunier ! ont veut en faire un Savant.

SCÈNE 4.^e

~~~~~  
PRIX : 1 franc 25 cent.  
~~~~~

A PARIS,

Chez M.^{me} MASSON, Libraire, Éditeur de Musique
et de Pièces de Théâtre, rue de l'Échelle, N.^o 10, au
coin de celle St.-Honoré.

1810.

PERSONNAGES.



THOMAS , riche meunier;	M. Fusil.
Madame THOMAS , sa femme	M^{me} Descuyer
CHARLES , leur fils;	M. Firmin.
GERMEUIL , ancien militaire;	M. Chazel.
ÉLISA , sa fille;	M.^{lle} Charles.
VACARMINI , maître de musique;	M. Armand.
DUPLAN , maître de dessin;	M. Vallette.
SINCLAIR , professeur de mathématiques;	M. Pellissié.

La Scène est à Paris dans un hôtel garni. Le Théâtre représente un Salon.

A V I S:

Il n'y a d'Édition avouée par l'Auteur, que celle dont les Exemplaires sont signés par l'Éditeur. Il poursuivra les Contrefacteurs, conformément à la loi.

fisher

LE JEUNE SAVANT,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, Mad. THOMAS.

Thomas, assis auprès d'un secrétaire, est occupé à compter de l'argent.

THOMAS.

TRENTE, quarante mille francs en bons et beaux louis d'or, je dis que voilà une dot solide.

Mad. THOMAS.

C'est le fruit de trente ans de travaux et d'économie.

THOMAS.

Ah! dam! il n'y a pas là-dedans un seul écu qui ne m'ait donné quelque peine à gagner... et j' dis que ce bien là ne doit rien à personne.

Mad. THOMAS.

Ça fait que j'avons toujours dormi tranquilles.

THOMAS.

Excepté pourtant depuis que je logeons dans ce vilain hôtel qu'est magnifique!... où toute la nuit j'entendons rouler les carrosses!... que c'est une bénédiction...

Mad. THOMAS.

Avec ça que souvent je nous couchons à des minuit, une heure! pour attendre notre fils, qui ne rentre presque jamais qu'à ces heures-là.

THOMAS.

Dam! il est jeune, faut qu'il s'amuse, et puis dans toutes ces sociétés où qu'il va, on le desire, on le retient.

Mad. THOMAS.

C'est si naturel!... ce n'est pas parce que c'est notre feu; mais je défions bien qu'on trouve un garçon mieux

tourné, plus genti, plus aimable, et sur-tout plus savant... du moins à ce qu'ils disent tous, car moi je ne m'y connais pas!

T H O M A S.

Certainement qu'il est savant! il me reprend tous les jours, moi qui suis son père. Hier au soir il a ri pendant plus d'un gros quart-d'heure, à cause que j'expliquions à M. Germeuil le sujet de cette pièce que j'avons vue l'autre jour, et que je prenions pour une tragédie, à cause de ce qu'elle nous a tant fait pleurer à la fin... Ensuite il m'a dit que c'était une belle et bonne comédie, telle qu'on les fait à présent... Oh! j'ous bien retenu ça, et pareille sottise ne nous arrivera plus, car toutes les fois que je verrons une pièce tirer les larmes des yeux, je dirons: voilà une comédie nouvelle.

Mad. T H O M A S.

M'est avis que M. Germeuil le regardait hier soir...

T H O M A S.

Morgué, avec des yeux d'envie... Je gage qu'il voudrait bien avoir un garçon comme celui-là.

Mad. T H O M A S.

Sa fille est bien gentille, bien fraîche, bien douce.

T H O M A S.

Oui, sans doute; mais notre fils est parfait en tout; comme il a profité de l'éducation que je lui avons fait donner... Qu'est-ce qu'il ne sait pas?

Mad. T H O M A S.

Tout, c'est vrai.

T H O M A S.

Les mathématiques, la danse, l'histoire, la musique, la géographie...

Mad. T H O M A S.

Ils disent tous que c'est un prodige!

T H O M A S.

Queu plaisir, quand on peut se dire: c'est moi qui suis le père de ce prodige-là.

Mad. T H O M A S.

Ah! mon dieu, oui, c'est toi.

T H O M A S.

Il ne l'y manque plus qu'une belle place et un bon mariage.

Mad. T H O M A S.

Oui, la fille de monsieur Germeuil, mademoiselle Elisa.

T H O M A S.

Comment, est-ce que tu crois qu'il l'aime ?

Mad. T H O M A S.

Dam! il est toujours à m'en parler: mamzelle Elisa par-ci, mamzelle Elisa par-là; il est comme ennuyé quand il ne la voit pas; et, si j'ai bonne mémoire, v'là bien comme tu l'étais quand on disait que tu me faisais la cour.

T H O M A S.

Ma pauvre vieille, il y a long-tems de ça.

Mad. T H O M A S.

Pas si long-tems ! . . .

T H O M A S.

Eh! eh! Sais-tu que v'là bientôt trente ans que je sommes mariés, et que t'avais à cette époque...

Mad. T H O M A S.

L'âge de c'te chère Elisa!... qui je crois ne veut pas de mal à notre garçon, car chaque fois qu'elle vient nous voir, elle s'informe toujours de sa santé, et s'il est là, elle ne bouge pas ses grands yeux de dessus lui.

T H O M A S.

Comme tu fesais.... quand j'allions te voir.

Mad. T H O M A S.

Dis-donc, notre homme; Charles a dix-neuf ans, mamzelle Elisa en a seize... Je sommes riches; monsieur Germeuil a une belle place; si je pouvions arranger ce mariage-là? Heim! avec des écus on fait bien des choses.

T H O M A S.

Monsieur Germeuil n'en est p'têtre pas éloigné.

Mad. T H O M A S.

Oh! sans doute, dès qu'il a vu notre fils, il doit en être content: quant à nous, dieu merci, je n'avons qu'à nous en louer; il est sage, rangé... un peu fier; mais dam! il a tant d'esprit!...

T H O M A S.

Chut, chut! J'apperçois mamzelle Elisa.

SCENE II.

THOMAS, ELISA, Mad. THOMAS.

E L I S A.

Bonjour monsieur Thomas, bonjour madame Thomas

Mad. THOMAS.

Bonjour, mon enfant.

ELISA.

Mon père m'envoie vous prier de lui accorder un moment d'entretien.

THOMAS.

Volontiers, mamzelle, je suis tout à son service.

ELISA.

Il achève de s'habiller, et va descendre.

Mad. THOMAS.

Et vous a-t-il dit ce qu'il nous voulait ?

ELISA, *soupirant.*

Oh! mon dieu... non...

THOMAS.

Il ne vous a rien confié ?

ELISA, *soupirant.*

Rien du tout.

Mad. THOMAS.

Ainsi, vous ne vous en doutez pas.

ELISA, *souriant.*

Oh! que si...

THOMAS.

Et comment ça ?

ELISA.

J'ai surpris par-ci, par-là quelques mots que j'ai rapprochés, commentés...

THOMAS.

Fort bien...

ELISA.

De manière que le peu que je savais m'a tout naturellement conduit à deviner ce que je ne savais pas...

Mad. THOMAS.

Et qu'avez-vous deviné, ma chère enfant ?

ELISA.

Ah! bien des choses! d'abord, que j'ai seize ans, et que je commence à vieillir, à ce que dit papa.

THOMAS.

Diable! une vieillesse de seize ans, est une jolie vieillesse.

ELISA.

Ensuite, qu'à seize ans on peut se marier.

THOMAS.

Et vous en seriez fâchée.

E L I S A , *ingénuement.*

Non!... car je crois que le mariage doit être une chose bien agréable.

Mad. T H O M A S.

Ah! dam! c'est selon l'époux que l'on choisit.

T H O M A S.

Et les pères n'ont pas toujours les yeux de leurs enfants.

Mad. T H O M A S.

Témoin le mien, qui voulait me marier à un gros fermier d'Asnières... tandis que j'aimais Thomas! Ah! comme on n'aime plus!...

E L I S A.

Comme on n'aime plus, madame Thomas! cela vous plaît à dire.

Mad. T H O M A S.

Comment, ma chère enfant, est-ce que vous savez déjà comme on aime.

E L I S A , *ingénuement.*

Je crois qu'oui!...

Mad. T H O M A S , *vivement.*

Contez-moi donc ça.

E L I S A.

Depuis le moment que j'ai su qu'à mon âge on pouvait se marier...

T H O M A S.

Eh! bien?

E L I S A.

J'ai pensé que mon père voudrait, sans doute, un de ces jours me faire profiter du bénéfice de mes seize ans... et je me suis bien vite dépêchée de faire un choix, pour ne pas être prise au dépourvu.

Mad. T H O M A S.

Et vous aimez quelqu'un...

E L I S A.

Je crois qu'oui... mais comme c'est la première fois que ça m'arrive, je n'en suis pas bien sûre... Tenez je vais vous dire ce que je ressens, et vous me direz si c'est là de l'amour... mais de l'amour véritable!

Mad. T H O M A S.

Chère enfant! comme elle est gentille.

E L I S A , *gaiement.*

Je suis, vous le savez, très-gaie, très-étourdie; je ris et je plaisante avec tout le monde... Eh! bien il y a un jeune homme avec lequel je ne peux pas rire du tout...

Mad. THOMAS.

Eh! eh!

ELISA.

C'est plus fort que moi; s'il parait, le rouge me monte à la figure; s'il reste, je le regarde à tout moment; s'il veut s'asseoir, j'ai toujours auprès de moi une chaise à lui offrir... s'il parle, je l'écoute avec une attention... qui dure encore long tems après qu'il a fini... et quand il s'en va, ah! quand il s'en va, ça me fait autant de peine que s'il ne devait jamais revenir.

THOMAS.

Ça ressemble bien à de l'amour.

ELISA.

N'est-ce pas?

Mad. THOMAS.

Comme deux gouttes d'eau.

ELISA, *ingenuement*.

Oh! ce n'est pas tout.

Mad. THOMAS, *vivement*.

Voyons, voyons.

ELISA.

Autant j'ai d'amitié pour celui qui fait son éloge, autant je déteste celui qui veut en dire du mal.

THOMAS.

C'est de l'amour.

ELISA.

Quand je sais qu'il doit venir à la maison je passe une heure de plus à mon miroir, et quand il arrive, je ne suis jamais contente ni de ma figure, ni de ma toilette.

Mad. THOMAS.

Oh! c'est de l'amour.

ELISA.

Eufin, depuis que je sais qu'on peut se marier à seize ans, je ne fais plus que rêver de lui.

Mad. THOMAS.

Rêver de lui! Oh! c'est de l'amour, et du meilleur encore!...

ELISA.

A vous dire vrai, je m'en doutais bien un peu; maintenant m'en voilà sûre.

Mad. THOMAS.

C'est fort bien; mais, chère petite, pour qui avez-vous cet amour-là?

E L I S A.

Ah! ça, madame Thomas, je ne puis pas vous le dire.

M a d. T H O M A S.

Pourquoi donc?

E L I S A.

Je suis bien sûre, moi, que j'ai de l'amour; mais si j'en avais toute seule!... Si le jeune homme n'en avait pas!...

M a d. T H O M A S.

Vous a-t-il vue?

E L I S A.

Oh! bien souvent.

M a d. T H O M A S.

En ce cas, vous devez être tranquille.

E L I S A.

Il y a des momens où je pense pourtant ce que vous medites là.

M a d. T H O M A S.

Allons, allons, confiance toute entière.

E L I S A.

Oh! c'est bien difficile... J'aimerais autant que vous le devinassiez.

M a d. T H O M A S.

Voyons: est-ce ce jeune militaire que votre père reçoit si bien?

E L I S A.

Non.

M a d. T H O M A S.

Monsieur de Luzincourt, ce jeune avocat?

E L I S A.

Non.

M a d. T H O M A S.

Serait-ce?... Je n'ose nommer.

E L I S A, *vivement.*

Osez, madame Thomas, osez.

M a d. T H O M A S.

Comment serait-il possible que Charles?... (*Elisa prend la main de Mad. Thomas et la pose sur son cœur.*) Oh! comme il bat! Pauvre petite!

E L I S A.

C'est vous qui l'avez deviné, au moins.

T H O M A S.

Notre fils.. Ah! morguegne, mamzelle Elisa, que vous êtes aimable d'aimer notre garçon.

E L I S A.

Je n'ai pas grand mérite à ça, monsieur Thomas. Votre fils... C'est singulier, quand je parle de lui, je suis toute tremblante.

T H O M A S.

Eh bien, ma chère demoiselle, sans trop compter sur un pareil honneur, j'avons déjà touché un mot à votre père à l'occasion de ce mariage-là, et... Chut, j'entends du bruit.

E L I S A.

Ah! mon dieu, n'allez pas me trahir... et ne dites pas à monsieur Charles tout le bien que je pense de lui.

-Mad. T H O M A S.

C'est monsieur Germeuil.

SCENE III.

THOMAS, GERMEUIL, ELISA, Mad. THOMAS.

G E R M E U I L.

En vérité, ma fille, il y a du plaisir à t'envoyer demander quelque chose.

E L I S A.

Papa... c'est que je causais...

G E R M E U I L.

Oh! je m'en suis bien douté; aussi suis-je venu moi-même chercher la réponse que j'attends depuis une demi-heure.

E L I S A.

Une demi-heure! Ah! mon dieu, comme le tems passe.

G E R M E U I L, *malignement.*

Quand on cause d'objets intéressans.

E L I S A.

Je ne peux pas vous empêcher de vous moquer de moi, parce que vous êtes mon père; mais il est sûr que notre conversation était très-intéressante, sur-tout pour moi.

G E R M E U I L.

Je m'en doute.

E L I S A, *à Mad. Thomas.*

S'il allait la reprendre où nous l'avons laissée!

Mad. T H O M A S.

Allons, mademoiselle, je voyons que votre père et

notre homme ont queuq'chose à se dire , laissons les jaser à leur aise.

ELISA, à Mad. Thomas.

C'est juste , chacun son tour. (à part en sortant.) Je reviendrai quand ils auront fini.

SCENE IV.

THOMAS , GERMEUIL.

GERMEUIL.

Eh! bien , père Thomas?

THOMAS.

Eh! bien , monsieur Germeuil?

GERMEUIL.

J'ai pensé à votre proposition.

THOMAS.

Et vous avez rejetté?...

GERMEUIL.

Non , parbleu !

THOMAS.

C'est un honneur pour moi..

GERMEUIL.

Eh donc , ne vous servez pas de ce mot là , père Thomas ; vous êtes le fils de braves meuniers , je dois le jour à un militaire respectable ! vos parens nourrissaient l'état , les miens le défendaient , et morbleu l'un vaut l'autre.

THOMAS.

Oui , l'on m'élevait au moulin , et vous à la caserne.

GERMEUIL.

Je ne connais d'autre différence que celle qui existe entre les honnêtes gens et les fripons.

THOMAS.

Vous consentez donc?...

GERMEUIL.

Pas tout à fait.

THOMAS.

Comment?

GERMEUIL.

J'ai fait quelques réflexions au sujet de votre...

LE JEUNE SAVANT,

T H O M A S.

Des réflexions au sujet de mon fils, monsieur; est-ce qu'il ne vous plairait pas?

G E R M E U I L.

Je crois qu'il plaît à ma fille, et c'est elle qui l'épouse.

T H O M A S.

Ne le trouveriez vous pas assez bien élevé?

G E R M E U I L.

Il ne l'est que trop, morbleu!

T H O M A S.

Allons donc, monsieur, est-ce qu'on peut jamais être trop bien élevé?

G E R M E U I L.

Oui, quelque fois, mon cher Thomas. Vous n'avez pu vous garantir d'une manie, assez commune aujourd'hui: il semble, en vérité, que les pères rougissent de l'état auquel ils doivent leur fortune. Est-on marchand? on veut faire de son fils un banquier; est-on barbier? on veut en faire un chirurgien; est-on meunier? on veut en faire un savant, et ces braves gens ont tout dit, quand ils ont dit: je vais voir mon fils le négociant, ou le membre de l'Institut.

T H O M A S.

Eh! bien convenez, M. Germeuil, que cette ambition est bien louable, connaissez-vous un père qui ne mette pas son bonheur dans les succès de sa famille? Si pour amasser quelque fortune on se prive gaiment, pendant une vingtaine d'années, de mille petites douceurs, qu'on pourrait se permettre; eh! morguene, c'est qu'on calcule d'avance tout le plaisir qu'on aura, un jour, à l'offrir à ses enfans.

G E R M E U I L.

Oui, à des ingrats, qui devenus plus savans, ou plus riches que leurs pères, les dédaignent souvent, en les méprisent.

T H O M A S.

Du moins je n'avons pas à craindre ce malheur-là.

G E R M E U I L.

Je n'en répondrais pas.

T H O M A S.

Et moi je répons du cœur de mon fils.

G E R M E U I L.

Vous ignorez quelles sont les sociétés qu'il fréquente.

T H O M A S

Il est vrai qu'il ne m'y a jamais présenté ; mais mon fils , j'en suis sûr , ne voit que des gens très-bons à voir , des savans , des artistes , des philosophes.

G E R M E U I L.

Aussi sur la foi de ces messieurs , il se croit un personnage ! . . . Je me suis déjà aperçu de son petit amour-propre , et j'ai vu , avec peine , qu'il se dispensait quelque fois du respect et des égards qu'il vous doit ; M. Thomas il faut être bon fils , pour devenir bon époux et bon père.

T H O M A S.

Si Charles n'a pas pour moi toutes les attentions qu'on pourrait à la rigueur exiger , c'est , comme dit sa mère , parce qu'il a la tête pleine . . .

G E R M E U I L.

Et le cœur vuide , M. Thomas. Je tiens singulièrement à votre amitié , une alliance entre nos deux familles me plairait beaucoup , et j'y renoncerais difficilement ; mais j'aime ma fille , et je veux son bonheur ; sera-t-elle heureuse avec un jeune homme plein d'amour-propre et de vanité , qui livré à lui-même , ne tarderait pas à rougir de ses parens ?

T H O M A S.

Ah ! monsieur , quelle idée !

G E R M E U I L.

Laissez-moi m'assurer que mes craintes ne sont pas fondées.

T H O M A S.

Comment ?

G E R M E U I L.

Je veux éprouver votre fils.

T H O M A S.

L'éprouver , mais monsieur . . .

G E R M E U I L.

On vient , c'est lui-même.

SCÈNE V.

Les Mêmes , C H A R L E S.

C H A R L E S , très-légerement.

Ah ! j'ai l'honneur de saluer M. Germeuil ; j'étais hier dans une maison , où l'on a parlé de vous , de la manière la plus flatteuse. Bonjour mon père . . .

T H O M A S, *bas à Germeuil.*

Vous voyez bien qu'il ne m'oublie pas.

G E R M E U I L, *bas à Thomas.*

C'est fort heureux! . . . (à Charles.) Et peut-on savoir quelles sont ces personnes obligeantes?

C H A R L E S.

Un de mes amis, le comte Darfort.

T H O M A S, *étonné.*

Le comte ! un de tes amis.

C H A R L E S.

Oh ! vous ne pouvez pas connaître ce nom-là.

G E R M E U I L.

Le comte est un homme très-estimable, rempli de connaissances.

C H A R L E S.

C'est mon ami, je dois le connaître mieux que personne. Le comte a des dispositions, de l'esprit naturel ; mais point de talent, point d'érudition, rien enfin de ce qui constitue un homme savant! . . . véritablement savant.

T H O M A S, *bas à Germeuil.*

Heim ! parle-t-il bien !

G E R M E U I L, *à Charles.*

J'aime à voir que l'amitié ne vous aveugle pas.

C H A R L E S.

Jamais. Je rends justice à tout le monde. Mes études, mon travail, m'ont mis à même de juger sagement de tout.

G E R M E U I L.

De tout ; c'est beaucoup dire.

C H A R L E S.

Ce n'est pas trop.

T H O M A S.

Ah ! dam ! il sait bien des choses...

C H A R L E S.

La nature m'a doué de quelque pénétration, de quelque facilité à apprendre, et, en profitant de ces avantages, j'ai cultivé avec succès, jusqu'à ce jour, et les sciences et les beaux arts.

T H O M A S.

Et avec bien du succès encore ! je m'en vante.

C H A R L E S.

Vous l'avez entendu dire, mon père ?

T H O M A S.

Oui, mon ami, et par des gens qui s'y connaissent dà !

C H A R L E S .

Vous le croyez ?

T H O M A S .

Il n'y a sorte d'éloge que tes maîtres ne fassent de toi , ils disent : que tu en sais presque autant qu'eux.

C H A R L E S .

Oui, je suis assez bon musicien , je dessine passablement.

T H O M A S .

Ah ! ça c'est vrai !... il m'a fait mon portrait , vous savez bien , dans ma chambre à coucher. Tredame , il était si bien fait que je ne pouvions jamais nous y reconnaître.

C H A R L E S .

Je connais la géographie , l'histoire , la botanique.

T H O M A S .

Oh ! oui la botanie !...

C H A R L E S , à son père.

Mon père , vous estropiez les noms.

T H O M A S .

Ah ! dam , au moulin on n'a pas le tems d'apprendre ça.

C H A R L E S .

Je le crois ; aussi je ne vous le reproche pas ! quoi qu'à la vérité j'en rougisse quelque fois un peu.

G E R M E U I L .

Rougir ! de son père !

T H O M A S , à Germeuil.

Vous ne l'entendez pas , il est fâché que je ne puisse comprendre tout ce qu'on dit autour de moi.

G E R M E U I L .

Je vois que vous prenez fort bien les choses.

T H O M A S .

N'est-ce pas , Charlot.

C H A R L E S .

Mon père , vous m'avez promis d'oublier ce nom de Charlot ?

T H O M A S .

C'est vrai ; dam , que veux-tu ? c'est un nom de village... d'enfance.

C H A R L E S .

Et maintenant je suis trop grand pour répondre à ce nom-là !...

T H O M A S .

C'est dit , Charlot , désormais je t'appellerons notre fils , ou monsieur Charles.

C H A R L E S .

Oui , Charles , j'aime mieux ça.

GERMEUIL, *appuyant.*

D'après ce que j'entends, monsieur Charles me paraît un puits de science.

CHARLES.

Ce n'est pas ma faute, si je sais m'apprécier; j'ai tant de fois entendu parler de ce que je savais, qu'il m'est permis d'en parler à mon tour.

GERMEUIL,

Je suis charmé, mon jeune ami, de voir que vous vous sçyez livré, avec tant de zèle, au travail, à l'étude; ces talens qui, dans le prospérité, sont notre amusement, nous deviennent d'une grande ressource dans le malheur.

CHARLES, *très-légerement.*

Je ne serais jamais embarrassé

GERMEUIL.

Je le desire.

CHARLES.

Et puis d'ailleurs je dois compter un peu sur la fortune de mon père.

GERMEUIL.

Le plus sage est de ne compter sur rien.

CHARLES.

Comment!...

THOMAS, *embarrassé.*

Dam! oui, mon ami, M. Germeuil a dit que... (*bas à Germeuil*) Tenez, je ne puis pas l'affliger; c'est plus fort que moi.

GERMEUIL.

O faiblesse!... Je vous suis, M. Thomas, je vous suis; (*à Charles*) souvenez-vous, Charles, que rien n'est plus inconstant que la fortune... j'en ai fait l'expérience! Venez, venez père Thomas, vous acheverez de m'instruire dans votre cabinet. (*Ils sortent ensemble.*)

SCENE VI.

CHARLES, *seul.*

Que veulent dire ces demi-mots de M. Germeuil, l'air contraint, embarrassé de mon père?.. Il parle de l'inconstance de la fortune!.. de la puissance des talens! Oh! il a voulu faire de la morale, ou me donner un éloge détourné. C'est un brave que homme ce M. Germeuil; mais je ne le crois pas très-instruit; autre fois on n'apprenait rien aux jeunes gens, mais aujourd'hui, pour peu qu'un jeune homme ait de la fortune, à dix-neuf

ans il sait tout ! moi , par exemple , mes maîtres me fatiguent à force d'éloges ; à les entendre , on dirait que j'en sais plus qu'eux ; aussi m'appelle-t-on partout le jeune savant. Eh ! eh ! le titre est honorable , et sur-tout mérite. Mais puisque M. Germeuil est si bien avec mon père , puisqu'il connaît mes talens , il me semble qu'il lui sera facile d'accueillir ma demande , et de m'accepter pour gendre. Depuis qu'il est ici je vois chaque jour sa fille , et chaque jour je sens que je l'aime d'avantage...

SCÈNE VII.

CHARLES, ELISA, dans le fond.

ELISA ; à part.

Ah ! bon , il est seul.

CHARLES.

Elisa est charmante.

ELISA , à part.

Ce que c'est que l'amour , comme il vous embellit tout de suite.

CHARLES.

Et j'ai lu dans ses yeux...

ELISA , à part.

Qu'a-t-il lu ?

CHARLES.

Que mes soins lui plaisent , qu'elle m'aime.

ELISA , paraissant.

Comment , monsieur , je vous aime !

CHARLES.

Quoi , vous étiez là ?

ELISA.

Oui , monsieur , j'y étais.

CHARLES.

Pardonnez , si je me suis flatté.

ELISA.

Fi , monsieur , on ne doit jamais se flatter soi-même.

CHARLES.

Un peu d'espoir me serait-il défendu ?

ELISA.

De l'espoir , monsieur !

CHARLES.

Oui , l'amour le plus vrai ?

ELISA.

Ah ! vous m'aimez.

C H A R L E S.

Si je vous aime!

E L I S A.

Eh ! bien, j'en suis charmée, mais cela ne prouve pas que je doive vous aimer, et sur-tout que j'aie chargé mes yeux de vous en instruire.

C H A R L E S.

Quoi, Elisa, votre cœur ?

E L I S A.

On n'y lit pas aussi facilement que dans mes yeux.

C H A R L E S.

C'est à dire que vous me laissez, que vous me détestez.

E L I S A.

Moi, et je n'ai pas dit un mot de cela.

C H A R L E S.

Ne pas m'aimer.

E L I S A.

Ah ! ne pas vous dire qu'on vous aime, c'est avouer qu'on vous déteste.

C H A R L E S.

Mais...

E L I S A.

Il faut aimer monsieur, ou le détester; il n'y a pas de milieu, et si je ne veux pas vous détester, moi, j'espère que j'en suis la maîtresse.

C H A R L E S.

Oh ! sans doute.

E L I S A.

Eh bien, monsieur, apprenez que je ne vous déteste pas du tout.

C H A R L E S, *lui baisant la main.*

Se pourrait-il ! je serais assez heureux !

E L I S A.

Que faites-vous donc, monsieur, mais en vérité on ne sait comment s'y prendre avec vous, vous avez une manière d'interpréter les choses.

C H A R L E S.

Ah ! cet aveu charmant !

E L I S A.

Et quel aveu, s'il vous plaît ?

C H A R L E S.

Ne pas me détester...

ELISA.

C'est avouer qu'on vous aime! en vérité vous me feriez tourner la tête.

CHARLES, *enchanté.*

Aimable colère.

ELISA.

Mais voyez donc comme il est gai! tout est pour lui sujet d'allégresse. Eh! bien, monsieur, puisque vous vous croyez aimé, et que vous m'aimez tant, à ce que vous dites, allez, allez trouver mon père, demandez lui ma main, s'il vous l'accorde je lui obéirai; prenez y garde, je vous épouserai, ne fût ce que pour vous punir de votre amour-propre, et quand une fois je serai votre femme, nous verrons, monsieur, nous verrons si vous direz que je vous aime encore. *(Elle sort.)*

SCÈNE VIII.

CHARLES, *seul.*

Ah! jamais, jamais, on ne fut plus heureux que moi... Aimé d'Elisa, je cours la demander à son père, le voici.

SCÈNE IX.

CHARLES, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Je vous cherchais, jeune homme.

CHARLES, *à part.*

Quel air triste! *(haut.)* Puis-je savoir, monsieur?

GERMEUIL.

s ne le saurez que trop tôt.

CHARLES.

Comment?

GERMEUIL.

Je suis chargé de vous annoncer une bien mauvaise nouvelle.

CHARLES.

Une mauvaise nouvelle!...

G E R M E U I L.

Oh ! je ne vous flatte pas , et je souhaite que vous la receviez avec tout le calme et la résignation d'un sage.

C H A R L E S.

Monsieur , je suis très-calme , très-résigné , et je brûle d'impatience d'apprendre....

G E R M E U I L.

Vous avez sans doute pensé qu'en vous donnant une éducation aussi brillante que la vôtre , vos parens avaient une fortune assurée ?

C H A R L E S.

Je n'en ai jamais douté.

G E R M E U I L.

Et vous avez eu tort. Il paraît que votre père n'a pas assez consulté ses moyens , et que votre éducation lui a coûté plus qu'il ne pensait... .

C H A R L E S.

Ce sont de ces choses qu'il est pourtant aisé de prévoir , de calculer.

G E R M E U I L.

Vous avez eu beaucoup de maîtres...

C H A R L E S.

J'ai fait honneur à tous.

G E R M E U I L.

Ils se sont succédés rapidement...

C H A R L E S , *vivement.*

J'apprenais si vite.

G E R M E U I L.

Le séjour de Paris est si coûteux !

C H A R L E S , *avec suffisance.*

J'ai souvent dit à mon père que ce séjour-là ne lui convenait pas.

G E R M E U I L.

Ajoutez à cela de fausses spéculations.

C H A R L E S.

Ils ne veulent pas me consulter.

G E R M E U I L.

Des banqueroutes...

C H A R L E S.

Je le leur avais prédit. Mais est-il bien sûr , monsieur , que la fortune de mon père soit diminuée d'une manière sensible ?

GERMEUIL.

En me demandant pour vous la main de ma fille, ils ont été forcés de me confier l'état de leurs affaires.

CHARLES.

Mais il doit leur rester encore ?..

GERMEUIL.

Très-peu de chose.

CHARLES.

Vraiment ?

GERMEUIL.

Je vous l'assure.

CHARLES.

Pauvres gens ! voilà ce que c'est que l'ambition.

GERMEUIL.

Est-ce à vous de les en blâmer ?

CHARLES, *vivement.*

Moi, monsieur, au contraire ; je ne puis que les louer de l'emploi qu'ils ont fait de leur fortune. Donner une éducation utile et brillante à ses enfans, c'est leur créer une nouvelle richesse et leur offrir les moyens de venir un jour à notre secours.

GERMEUIL *à part.*

Allons, le cœur est bon.

CHARLES.

Rassurez-vous, M. Germeuil, votre fille n'en sera pas moins heureuse, et mes parens n'auront rien perdu.

GERMEUIL.

Comment ?..

CHARLES.

J'ai des talens.

GERMEUIL.

Ah ! c'est vrai, je n'y pensais pas ; vous savez tout :

CHARLES.

A peu de chose près. Mathématicien, peintre, musicien, historien, géographe, toutes les sciences me sont familières, et aucun événement ne peut me priver de ce que je sais : la fortune passe, les talens restent.

GERMEUIL.

Mais que comptez-vous faire ?

CHARLES.

Embellir l'existence d'Elisa et assurer celle de mes parens. Ces braves gens ! je pourrais me passer d'eux ; mais ils ne pourraient se passer de moi.

GERMEUIL, *à part.*

Toujours de l'amour propre !

C H A R L E S.

Instruit comme je le suis, je dois parvenir à tout.

G E R M E U I L.

Ah! ça; mais êtes-vous bien sûr de savoir ce que vous savez?...

C H A R L E S.

Je ne m'en fais pas accroire; et tenez, voilà mon maître de dessin, M. Duplan... il vous dira que je suis son meilleur élève.

SCENE X.

DUPLAN, CHARLES, GERMEUIL.

D U P L A N.

Messieurs, je suis bien votre petit serviteur.

C H A R L E S.

Vous arrivez fort à propos, mon cher Duplan.

D U P L A N.

Monsieur n'a peut-être pas le tems de prendre sa leçon?

C H A R L E S.

Il s'agit bien de cela.

D U P L A N.

Il est vrai que lorsqu'on est aussi fort que monsieur...

C H A R L E S, à Germeuil.

Hein! je ne lui fais pas dire. (à Duplan.) Vous me trouvez donc?...

D U P L A N.

Très-fort. Vous avez un coup de crayon de maître.

C H A R L E S, à Germeuil.

De maître.... Vous l'entendez.

D U P L A N.

Il y a dans votre manière quelque chose qui sent le Raphael.

C H A R L E S.

Vraiment!

D U P L A N.

Moi qui vous parle, je vous garantis qu'il y a dans la capitale vingt personnes qui enseignent le dessin et qui recevraient des leçons de vous.

C H A R L E S.

Des leçons de moi!...

DUPLAN.

Oui, et qui s'en feraient honneur.

CHARLES.

Je le crois. (à Germeuil.) Avais-je tort?

DUPLAN.

Ah! ça, si le tems vous presse, je vais prendre un cachet, et nous acheverons la leçon une autrefois.

CHARLES.

Mon cher monsieur Duplan, j'en suis fâché, mais c'est la dernière.

DUPLAN.

Comment, monsieur, la dernière?... (à part.) Est-ce que je l'ai trop loué?

CHARLES.

Un événement cruel me force d'interrompre le cours de vos leçons.

DUPLAN.

Ah! ah!

CHARLES.

Des malheurs éprouvés par mes parents....

DUPLAN.

Des malheurs.... Monsieur sait qu'il ne m'a pas payé le mois dernier?

CHARLES.

Je vous avouerai même que, d'après les éloges que vous m'avez donnés...

SCENE IX.

DUPLAN, VACARMINI, CHARLES, GERMEUIL.

VACARMINI, à la cantonnade.

Cocher, ne quittez pas votre poste; et toi, petit drôle, pendant que je vais ici rester deux minutes pour donner une leçon, cours porter ces billets de concert à madame Saint-Phar. Messieurs, je vous salue; bonjour Charles. Eh bien, la santé, les plaisirs, la musique comment gouverne-t-on tout cela?

CHARLES.

Assez bien.

VACARMINI.

Nous avons l'air un peu triste.... Avons-nous vu l'opéra de Volnis?

C H A R L E S.

Non.

V A C A R M I N I.

Grand succès.

C H A R L E S.

Vraiment!

V A C A R M I N I.

Oui, succès d'amitié.

C H A R L E S.

Ah, ah!

V A C A R M I N I.

Ça lui coûte cinquante louis ce succès-là.

G E R M E U I L.

C'est un peu cher.

V A C A R M I N I.

Pas trop, par le tems qui court. Monsieur, songez donc que nous avons les amis, les prôneurs, que sais-je?.. la gloire, et les reputation sont hors de prix.

G E R M E U I L.

En vérité.

V A C A R M I N I.

Oui, si Volnis n'y prend garde, encore deux ou trois succès et il est ruiné.

C H A R L E S.

Son ouvrage a-t-il du mérite?

V A C A R M I N I.

Oui, oui, il y a du chant, de la mélodie; mais pas de tenue, pas d'explosion; vous feriez de la musique vingt fois meilleure que ça, vous.

C H A R L E S.

Moi!

V A C A R M I N I.

Oui, vous avez de ces idées fraîches et gracieuses, qui feraient fortune en musique. Il faut qu'un de ces jour vous fassiez un grand opéra pour vous amuser.

C H A R L E S.

C'est fort! un grand opéra en débutant.

V A C A R M I N I.

Je sais ce que vous valez, ce que vous pouvez...

C H A R L E S, à Germeuil.

Eh! bien, monsieur.

V A C A R M I N I.

Je vous donne des leçons, parce que vous le voulez

bien , car je vous assure que vous m'en donneriez si vous vouliez...

C H A R L E S .

Vrai!

V A C A R M I N I .

D'honneur! vous m'en donneriez.

G E R M E U I L .

Eh! bien , monsieur , il vous prend au mot.

V A C A R M I N I .

Comment ça ?

G E R M E U I L .

Un événement inattendu en le privant d'une partie de sa fortune , l'oblige à faire ressource de ses talents. Il vous doit un mois de leçons , mettez-vous là , et il va commencer à s'acquitter envers vous.

V A C A R M I N I .

Savez-vous que vous avez une manière de plaisanter tout à fait originale.

G E R M E U I L .

Je ne plaisante pas.

D U P L A N .

Oh! mon dieu non. La fortune de monsieur Charles lui fait faux bon , et il congédie son maître de dessin.

V A C A R M I N I .

Mais c'est affreux une conduite comme celle-là.

D U P L A N .

Aussi , puisqu'il veut faire usage de ses talents , pour améliorer son sort ; moi je l'engage fortement , d'après les compliments que vous venez de lui adresser , à faire de la musique ; car le dessin ne lui offrirait aucune ressource.

V A C A R M I N I .

La musique , eh! que diable , monsieur , ferait-il avec sa musique. Il joue de plusieurs instrumens , c'est vrai ; mais si médiocrement , si médiocrement.

G E R M E U I L , à Charles.

Vous l'entendez.

D U P L A N .

Fort bien , il joue comme il dessine.

G E R M E U I L , à Charles.

Je ne leur fais pas dire.

V A C A R M I N I .

Pas d'oreille!

D U P L A N .

Pas de goût!

C H A R L E S.

Mais, monsieur...

G E R M E U I L, à Charles.

Avais-je tort?

V A C A R M I N I.

Et cela veut aller sur nos brisées!

D U P L A N.

Nous enlever nos écoliers!

C H A R L E S.

Après tous les éloges que vous venez encore de me prodiguer tout à l'heure.

V A C A R M I N I.

Eh! mon dieu, mon cher monsieur, ces éloges sont une petite monnaie courante que nous échangeons contre l'argent de nos écoliers, et nous faisons toujours l'éloge de ceux qui nous payent bien.

D U P L A N.

Un peu de flatterie, cela coûte si peu de peine, et cela fait tant de plaisir.

V A C A R M I N I.

Cela encourage. Mon cher ami, ne prenez jamais pour argent comptant les sermons de vos maîtresses, les récits de votre valet et les éloges de vos maîtres; souvent il n'y a pas un seul mot de vrai dans tout ce qu'ils vous disent.

G E R M E U I L.

Remerciez donc.

V A C A R M I N I.

Et sur-tout, souvenez-vous bien qu'il faut apprendre pour savoir et savoir pour enseigner; que ne sachant aucune de ces choses-là, il vous serait impossible de professer la musique. (Il sort.)

D U P L A N.

Et le dessin. (Il sort.)

G E R M E U I L.

Reconduisez-les donc.

SCÈNE XII.

C H A R L E S, G E R M E U I L.

C H A R L E S.

Je n'en reviens pas!...

G E R M E U I L.

A vous entendre, vous saviez le dessin, la musique.]

C H A R L E S.

Je les sais aussi, mais en amateur... Au surplus, ces arts d'agrémens ne m'offraient aucune ressource, et il est possible que je les aie moins sérieusement étudiés que l'histoire, la géographie, les mathématiques.

G E R M E U I L.

Vous savez encore tout cela ?

C H A R L E S.

Oh ! pour cela, j'en réponds...

G E R M E U I L.

Il est facile de s'en assurer, car j'aperçois le professeur de mathématiques.

SCENE XIII.

CHARLES, SINCLAIR, GERMEUIL.

C H A R L E S.

Approchez, approchez, monsieur Sinclair.

S I N C L A I R.

Messieurs, je vous salue.

C H A R L E S, à Germeuil.

Vous verrez que celui-là n'est pas flatteur.

G E R M E U I L.

Tant mieux.

C H A R L E S.

Et qu'il me rendra justice. Vous venez sans doute me donner une leçon, monsieur Sinclair.

S I N C L A I R.

Non, monsieur.

C H A R L E S.

Quel est donc le motif de votre visite ?

S I N C L A I R.

Je désirerais vous parler seul un moment.

G E R M E U I L.

Je me retire.

C H A R L E S.

Non, non... Parlez, parlez, monsieur Sinclair, je n'ai point de secrets pour monsieur.

S I N C L A I R.

Vous le voulez ?

C H A R L E S.

Je vous en prie.

SINCLAIR.

Je viens vous prévenir, monsieur, qu'il m'est impossible de continuer mes leçons.

CHARLES.

Et pourquoi donc ?

SINCLAIR.

Vous m'avez forcé de m'expliquer.

CHARLES.

Sans doute.

SINCLAIR.

Au peu de progrès que vous faites avec moi, je pense, monsieur, que les mathématiques sont une science qui n'a pas le bonheur de vous plaire.

GERMEUIL, à Charles.

C'est vrai, il ne vous flatte pas.

SINCLAIR.

Et je crois qu'il y aurait peu de délicatesse à moi de continuer des leçons qui sans utilité pour vous, et qui ne m'offrent pas, dans les progrès de mon élève, la récompense que j'ai le droit d'attendre de mes soins.

GERMEUIL.

Croyez-vous qu'il vous rende justice ?

CHARLES.

Monsieur, voilà une façon de parler...

SINCLAIR.

Qui blesse votre amour-propre, je le sens ; mais je ne sais tromper personne ; soit que la multiplicité de vos occupations vous détourne de l'étude d'une science qui demande une application suivie, soit que les plaisirs ne vous en laissent pas le tems, vous ne faites aucun progrès, monsieur Charles ; et je vous avoue que je n'aime pas à semer dans une terre ingrate.

GERMEUIL, à part.

Notre savant est bien humilié.

CHARLES.

Mais, monsieur... il me semble pourtant que je connais passablement la géométrie, l'optique, l'astronomie.

GERMEUIL.

Je vois ce que c'est : vous vous serez tellement appliqué à l'histoire...

CHARLES.

Vous croyez plaisanter, mais cela est possible... Je l'ai étudiée.

GERMEUIL.
Comme la musique.

CHARLES.

Non : vous n'avez qu'à m'interroger sur quelque point difficile.

GERMEUIL.

Nous ne sommes pas seuls.

CHARLES.

Je ne crains rien.

GERMEUIL.

Puisque vous le voulez, en quelle année Titus parvint-il à l'empire?

CHARLES.

En... 79.

GERMEUIL.

C'est vrai.

CHARLES.

Je vous le disais bien.

GERMEUIL.

Quel jour naquit Henri IV?

CHARLES.

Ah! Henri IV, ce fut le... le....

SINCLAIR, l'aidant.

Le 13 décembre 1553.

CHARLES.

J'allais le dire.

GERMEUIL.

Combien de tems régna Trajan?

CHARLES.

19 ans. Oh! je sais l'histoire romaine.

GERMEUIL.

Quel jour mourut Turenne?

CHARLES.

Le... le... Vous me demandez aussi des choses que tout le monde sait.

GERMEUIL.

Voilà bien nos savans, ils savent l'histoire de vingt peuples, et ne savent pas celle de leur pays. Mon jeune ami, si vous n'avez appris que cela, il me semble qu'il était fort inutile que votre père se ruinât pour vous faire instruire.

SINCLAIR.

Ruiné!... Vous seriez... Ah! monsieur, combien je m'en veux d'être venu ajouter à votre peine.

GERMEUIL.

Eh ! mon dieu, oui ; monsieur Charles, s'abusant sur ses propres forces, pensait qu'un moyen de se rendre utile à son père était de faire usage de ce qu'il croyait avoir appris ; par malheur, il ne sait rien.

SINCLAIR.

Monsieur, ce projet est louable ; cette intention vous donnera de la mémoire, j'en suis sûr. Puisqu'il est ainsi, disposez de moi... Vous le savez, les mathématiques conduisent à tout ; et en redoublant de zèle l'un et l'autre, j'ose vous garantir qu'avant peu vous serez en état de remplir un devoir bien doux pour le cœur d'un fils, celui de soulager et secourir son père.

CHARLES.

Ah, monsieur ! combien ce procédé me touche... Comment le reconnaître ?

GERMEUIL.

En acceptant.

CHARLES.

J'accepte.

SINCLAIR.

Nous commencerons...

CHARLES.

Tout de suite, il ne faut pas perdre de temps.

SINCLAIR.

Non, demain à dix heures.

CHARLES.

Pourquoi pas à l'instant.

SINCLAIR.

Chaque heure de ma journée a sa destination, deux heures vont sonner, et voilà le moment où, profitant du soleil, je vais prendre mon vieux père sous le bras, et où j'allons, comme il dit fort bien, arpenter le Luxembourg !

CHARLES.

J'allons !

SINCLAIR.

Ah ! dam ! mon père, n'est pas un savant. C'est un vieux et bon paysan qui a consacré sa petite fortune à mon éducation, et que je paye de la plus tendre reconnaissance.

GERMEUIL.

Bien, bien, jeune homme, le ciel protège les bons fils.

SINCLAIR.

Sans adieu, monsieur Charles; oubliez le premier motif de ma visite, et croyez à mon amitié pour la vie.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, CHARLES.

CHARLES.

Ah! monsieur Germeuil, combien je suis coupable.

GERMEUIL.

Vous, mon ami, et de quoi donc?

CHARLES.

La conduite de Sinclair m'a appris à sentir tous mes torts!...

GERMEUIL.

N'avoir pas profité de ses leçons c'est une bagatelle ça, mon ami. Votre père sait bien que vous l'aimez, que vous le respectez, que vous n'avez jamais manqué d'égards pour lui, n'est-ce pas?

CHARLES.

Monsieur!...

GERMEUIL.

Ce n'est pas sa faute, si vous n'avez rien appris, si vous ne savez rien.. Allons tranquillisez-vous; je m'en vais le retrouver et le consoler. (*à part.*) Je crois que la leçon est bonne, et que le cœur vaut mieux que la tête,

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

CHARLES, seul.

Oh! oui, je suis bien coupable. Mon pauvre père qui m'aime tant, et moi qui l'ai traité avec une légèreté impardonnable; il sacrifie toute sa fortune pour moi, et mon étourderie, mon amour-propre, m'ont d'avance

ôté les moyens de lui prouver de suite ma reconnaissance. Heureusement qu'avec mes dispositions, je puis facilement achever d'apprendre les mathématiques; quoiqu'en dise monsieur Sinclair, je dois savoir quelque chose, et en très-peu de tems, graces aux puissances qui daignent m'accueillir et me protéger, je puis être placé très-avantageusement, la carrière militaire m'ouvre le chemin des honneurs, des richesses. Je suis jeune, brave, instruit; la guerre est facile à apprendre. Je me distingue dans toutes les occasions; l'envie d'être utile à mon père double mes moyens. Eh! que sait-on? je puis marcher sur les traces de Vauban, l'égaliser, le surpasser peut-être, et devenir un jour l'honneur de mon pays, et le soutien de ma famille. Ciel! voilà mon père.

SCENE XVI.

CHARLES, THOMAS.

T H O M A S, à part.

Allons, un peu de courage. Eh! bien, mon pauvre fieu, tu sais ce qui nous est arrivé...

C H A R L E S.

Oui, mon père. (à part.) Quel embarras!

T H O M A S.

Dam, que veux tu? les écus ne sont faits que pour rouler, et les miens n'ont que trop rempli leur destination. Heureusement que j't'avons mis à l'abri de la misère, par l'éducation que je t'avons fait donner, et dont t'as si bien profité.

C H A R L E S.

Mon père, quelque fois on s'abuse sur sa propre science, et l'on croit savoir plus qu'on ne sait réellement.

T H O M A S.

Oh! toi, tu n'as jamais affiché de vanité d'abord; aussi je venons franchement t'ouvrir notre cœur: écoute Charlot, il me reste encore une rente d'environ 1500 fr. pour ta mère et pour moi, c'est assez pour vivre nous deux, bien modestement; mais cette rente là finit avec moi, et je suis plus vieux que ta mère. Songe, mon fieu, qu'elle t'a nourri; qu'elle est comme moi de moi-

tié dans ton éducation, et ne lui refuse pas un peu des trésors que tu vas amasser par tes talens de toute espèce,

C H A R L E S.

Mon père, mes talens se réduisent à bien peu de chose.

T H O M A S.

Mon enfant, ce n'est plus le cas d'avoir de la modestie ; je savons de quoi t'es capable.

C H A R L E S.

Mon père, il m'en coûte de vous l'avouer ; mais si j'en crois ce qu'on me dit, je ne sais rien.

T H O M A S.

Tu ne sais rien. Ah ! je vois ce que c'est ; tu crains que ton père et ta mère ne soient à ta charge.

C H A R L E S.

Moi.

T H O M A S.

Monsieur Germeuil, avait bien raison ce matin, plus les enfans sont savans, plus ils rougissent de leur père et mère. Tant que tu nous as supposé de la fortune, tu ne nous as pas caché ton génie ; maintenant que notre richesse est partie, tu dis que tu ne sais rien ; que tu ne peux venir à notre secours. T'es savant quand je sommes riches, t'es ignorant quand je sommes pauvres ? Que veux-tu que je pensions de cela ? hein ! je te le demande.

C H A R L E S.

La vanité si naturelle, et si excusable dans un jeune homme, a pu m'égarer un instant. J'ai eu la faiblesse d'ajouter foi à des éloges que la fausseté m'adressait, avec une apparence de candeur, qui les rendait moins difficiles à croire. Le fait est que... j'ignore comment cela se fait !... mais... je ne sais rien...

T H O M A S.

Et moi, qui te regardais comme un savant ! comme un génie ! Au fait, ça m'étonnait moi, le père d'un génie, et je mérite bien ce qui m'arrive ; j'étais trop fier de mon enfant.

C H A R L E S.

Ah ! mon père, ne m'accablez pas, ma vie entière sera employée à réparer les torts d'un instant ! rien ne me coûtera pour regagner votre amitié, et l'estime de moi-même.

T H O M A S.

Te rapelles-tu quand tu me reprenais : mon père, vous ne savez pas ça. Eh ! bien, vois j'en avais su assez pour t'amasser du bien.

C H A R L E S.

Que m'importe la fortune, je ne la regrette que pour vous, et je ne désespère pas de vous rendre une partie de celle que vous avez perdue. L'état militaire m'offre une ressource prompte et sûre.

T H O M A S, à part.

Ah ! mon dieu, s'il allait s'engager.

C H A R L E S.

N'en doutez point, il suffit d'une seule circonstance pour me faire connaître, apprécier, estimer de mes chefs ; j'arrive, on se bat, je fais des merveilles ; mon colonel meurt, il n'y a personne pour le remplacer, je suis là, moi, et combien n'a-t-on pas vu d'exemples de ces choses là ! rassurez-vous, en sachant les mathématiques comme je les... com me je les saurai, je parviendrai facilement, c'est sûr, et votre fils vous rendra au centuple ce que vous avez fait pour lui.

T H O M A S, à part.

Faut que je m'en aille, car je lui sauterais au cou. (à Charles.) Bien, mon fils, je sommes contents de toi, et j'allons consoler ta pauvre mère... je suis sûr qu'elle ne voudra jamais croire que tu ne sais rien.

SCENE XVII.

C H A R L E S, E L I S A.

C H A R L E S.

Je ne sais rien ! qu'il est cruel de se l'avouer à soi-même.

E L I S A.

Ah ! mon dieu, mon dieu ! ce qu'on vient de m'apprendre est-il vrai !...

C H A R L E S.

Hélas !

E L I S A.

Vous ne répondez pas ?

C H A R L E S.

Elisa, je dois renoncer à vous.

E L I S A.

Et pourquoi donc ça, monsieur ?

C H A R L E S.

Vous le savez, je n'ai plus de fortune.

E L I S A.

Voyez donc le grand malheur !... est-ce que je savais que vous en aviez le premier jour que je vous ai vu.... C'était un vendredi, et l'on dit que ces jours ne sont pas heureux !

C H A R L E S.

Non, non ; je n'aggraverai point mes torts, en cherchant à nourrir dans votre cœur un sentiment que vous devez en bannir.

E L I S A.

Que je dois.... mais voyez donc comme il parle ?

C H A R L E S.

Je suis assez coupable.

E L I S A.

Coupable.... Comment, monsieur, vous seriez infidèle ?

C H A R L E S.

Ah ! je vous aime plus que jamais.

E L I S A.

Mais je ne vois pas d'autre crime.

C H A R L E S.

C'est moi qui suis cause du malheur de mes parens.

E L I S A.

Vous !... ah ! oui, c'est mal, très-mal.

C H A R L E S.

Maintenant qu'ils sont sans fortune, je me dois tout à eux ; heureux si mon repentir les désarme, et si mes soins tendres et constans peuvent encore embellir les jours de la vieillesse.

E L I S A.

Ne voilà-t-il pas que vous me faites pleurer aussi !

C H A R L E S.

Cédons à la nécessité... soyez heureuse.

E L I S A.

Sans vous !... est-ce possible ?

C H A R L E S.

Oubliez-moi.

E L I S A.

Le puis-je ?... puis-je cesser de vous aimer, quand vous ne m'offrez rien que d'aimable ? Vous avez commis une faute ; mais à votre âge tout se répare... et une fois mon mari, je vous aimerai tant, tant, tant que vous n'aurez pas le tems de penser à tous vos vilains livres qui vous ont rendu si savant. .. Charles, mon bon Charles, si j'étais sans fortune m'aimeriez-vous ?

C H A R L E S.

Ah ! davantage, s'il était possible.

E L I S A.

Consentez donc à ce que je vous aime de même ; après ça, si l'on nous empêche de nous épouser... il faudra bien obéir, puisqu'on ne peut pas s'épouser en cachette sans que ça paraisse... mais jurons-nous de nous aimer toujours, toujours, en dépit de tout le monde.

C H A R L E S.

Qui pourrait résister à ton langage enchanteur ! oui, désormais livré au desir de te mériter, de t'obtenir ; au besoin de réparer mes torts envers ma famille, ma vie entière sera employée à embellir la tienne, à prolonger celle de mes parens : revenu de mes erreurs, corrigé de la vaine prétention de tout savoir, fils respectueux et soumis, amant tendre et fidèle, ma seule ambition va se borner à me rendre digne de toi, Elisa, je le jure à tes genoux. (*Il se jette à genoux.*)

SCENE XVIII et dernière.

ELISA, CHARLES, GERMEUIL, Mad. THOMAS,
THOMAS.

G E R M E U I L.

Bien !... bien !... Voilà de ces choses qui s'apprennent sans maître.

C H A R L E S.

Ah! monsieur, pardonnez... Ma mère...

Mad. T H O M A S.

Viens, mon pauvre fils, que j't'embrassions!

G E R M E U I L.

Eh! bien, qu'est-ce que vous faites donc?

Mad. T H O M A S.

C'est vrai, j'ons oublié l'air sérieux; mais tenez; d'après ce qu'il a dit à son père, je n'ons plus rancune.... Mon pauvre Charlot! il est si gentil... Ce n'est pas pour dire, mais ça fera un joli couple.

E L I S A , à Charles.

Là: vous voyez bien, monsieur...

C H A R L E S.

Non, ma mère; non, monsieur. Lorsque par mon savoir je serai parvenu à quelque grade important, ce qui ne peut pas tarder; lorsque j'aurai rétabli la fortune de mes parens; lorsqu'enfin j'aurais montré à monsieur Germeuil que je suis digne, par ma conduite et mes sentimens, de l'honneur de lui appartenir; alors, je lui demanderai la main d'Elisa.

G E R M E U I L.

Et je vous l'accorderai, jeune homme, parce que je suis convaincu que la vanité qui remplissait votre tête n'a pas gagné votre cœur. Livrez-vous sérieusement à l'étude; profitez des leçons de monsieur Sinclair; comme lui, devenez utile à l'état, à votre famille... et alors...

E L I S A.

Ne le fais pas attendre trop long-tems.

T H O M A S.

Monsieur Germeuil, je sommes bien vieux, et je voudrions le voir marié avant que de mourir.

Mad. T H O M A S.

Puisque nous sommes toujours riches!...

C H A R L E S.

Riches!

T H O M A S.

Eh! sans doute, c'te banqueroute-là... c'était une épreuve.

C H A R L E S.

Ah! monsieur Germeuil, quelle leçon!

58 LE JEUNE SAVANT, COMEDIE.

GERMEUIL.

Qu'elle vous profite, jeune homme! Rappelez-vous toute la vie que rien au monde ne nous dispense du respect que nous devons à nos parens; que la vanité dans un jeune homme est toujours voisine du ridicule; et que, presque toujours, ceux qui affichent une science universelle sont ceux qui ne savent rien.

20 JY 63

FIN.

De l'Imprimerie de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, N.º 52.